

XYZ. La revue de la nouvelle



Des nouvelles du futur aux lecteurs du présent

Élisabeth Vonarburg, *La musique du soleil*, Québec, Alire, coll. « Science-fiction », 2013, 282 p.

Nicolas Tremblay

Number 119, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2014). Review of [Des nouvelles du futur aux lecteurs du présent / Élisabeth Vonarburg, *La musique du soleil*, Québec, Alire, coll. « Science-fiction », 2013, 282 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (119), 92–95.

le recueil s'avère assez efficace, mais seulement à sa première découverte.

Nicolas Tremblay

Des nouvelles du futur aux lecteurs du présent

Élisabeth Vonarburg, *La musique du soleil*, Québec, Alire, coll. « Science-fiction », 2013, 282 p.

EXPLORER le monde de la science-fiction peut se faire en dilettante, c'est-à-dire à ma manière, avec quelques plongées occasionnelles au gré de lectures hétéroclites. Je ne pourrais donc pas m'afficher spécialiste du genre, n'ayant découvert, par exemple, le classique du cyberpunk *Neuromancien* de William Gibson que récemment, en fait bien tardivement. Les aficionados, eux, ont déjà épuisé ce texte et les œuvres du même mouvement qu'il a inspirées. La science-fiction est ainsi qu'elle se passe beaucoup en vase clos, entre convertis, à l'extérieur de ce qu'on appelle dans son milieu — ai-je découvert avec stupéfaction — la « littérature générale » (la revue XYZ se range dans cette catégorie pauvre sur le plan de l'imagination). Il faut certainement accuser les institutions littéraires d'avoir créé de pareils rapports de force et cloisons entre les écrivains de genre et ceux du *mainstream* ou de l'*intelligentsia*; ces deux groupes finissent inévitablement par s'ignorer en se cantonnant dans leurs champs respectifs. Pourtant, des auteurs comme Philip K. Dick et Stanislas Lem sont aussi profonds que bien des classiques obligatoires... Au Québec, de jeunes littéraires ont cependant commencé à abattre les murs en proposant des formes hybrides. Pensons à Jean-Simon DesRochers dans *Demain sera sans rêves*, un roman d'anticipation, à Alain Farah dans *Pourquoi Bologne*, un roman de rétro S.F., ou à Ariane Gélinas, à la barre de la revue électronique *Brins d'éternité* mais qui publie ses œuvres au Marchand de feuilles, dont la ligne éditoriale est ouverte. Enfin, pour clore la liste, depuis 92 les années 2000, alors qu'il poursuit un deuxième cycle dans



son œuvre, Jean-Pierre April, un écrivain établi depuis longtemps dans la S.F. québécoise, transgresse les catégories avec une fougue surprenante et souvent même outrancière.

Ici, la paralittérature traditionnelle passe inévitablement par les Éditions Alire. Dans cette écurie, la figure de proue de la S.F. est Élisabeth Vonarburg. L'auteure a une œuvre imposante, traduite à l'étranger et bardée de prix. Sa bibliographie est variée. En plus de deux sagas titanesques, *Tyranaël* et *Reine de mémoire*, elle propose des nouvelles, des essais, des livres pour la jeunesse et même de la poésie. En d'autres mots, l'implication de Vonarburg au sein de la S.F. relève quasiment d'un sacerdoce, comme en témoigne son site officiel foisonnant. Son œuvre est d'ailleurs assez volumineuse pour qu'on la réédite; c'est le cas de l'objet de cet article, son plus récent recueil de nouvelles, *La musique du soleil*, qui regroupe des textes parus de façon disparate dans des revues entre 1982 et 2011, à l'exception d'un seul inédit. Chaque nouvelle est précédée d'un avant-propos où Vonarburg commente la genèse de sa création. La facture est généralement assez anecdotique et simpliste au sujet des motifs esthétiques, mais le plus surprenant est les adresses de l'auteure à ses *exégètes*, dont elle oriente le travail à plusieurs reprises, en ciblant les variations, souvent mineures, entre la version originale et la version définitive de ses nouvelles. Je dois avouer que cette forme d'autoconsécration me laisse dubitatif; la collégialité qui prévaut dans la communauté S.F. encourage sans doute cette entente bonhomme avec la critique réelle ou improvisée...

Au total, *La musique du soleil* compte huit nouvelles qui se passent toutes dans un futur lointain. Elles se divisent en deux catégories. La première décrit des planètes étrangères que l'espèce humaine a colonisées ou souhaite coloniser, et la deuxième raconte la Terre postcataclysmique, plus précisément la capitale Baïblanca, sur le nouveau continent de l'« Eurafrique ». Bien qu'elles soient reliées, les nouvelles de la deuxième catégorie restent indépendantes. L'auteure se permettant une critique du racisme et de l'intolérance, il y 93

est question de la survie de l'espèce humaine, soumise à plusieurs mutations génétiques qui ont divisé la population en clans ou ethnies parfois hostiles. Quelques artefacts restent des civilisations antérieures, dont celle des « humains originaux » — un personnage rêvant de voler, tel Icare, s'inspire des plans de Léonard de Vinci. Les références à la mythologie ou à des classiques pullulent. À Baïblanca, on fréquente la Taverne de la Toison d'Or et « L'amour au temps des chimères » reproduit l'histoire de Roméo et Juliette. Quant à la nouvelle « La Voix qui chantait le cœur du monde », elle propose une variation édulcorée de *L'île du docteur Moreau* de H. G. Wells : des récupérateurs chassent des mutants, d'anciens sujets d'expériences vivant dans une zone contaminée. L'une de ces créatures a un chant rédempteur. Dans la série sur les planètes lointaines, les humains vivent entre eux ou découvrent des civilisations extraterrestres. Je donne un exemple pour chaque variante. À Cyblande, planète colonisée au temps de « l'Essaimage », les hommes ont des facultés sensorielles améliorées grâce à la cybernétique, mais cela les déshumanise. Le titre cartésien est « Cogito ». La nouvelle a remporté le prix Casper 1990. Dans « L'oiseau des cendres » — référence convenue au phénix fabuleux —, un poète en phase terminale profite d'un voyage galactique pour faire une expérience initiatique en participant à un rituel sacrificiel avec des indigènes : il plongera dans le cœur d'un volcan.

Force est de constater que Vonarburg pratique une science-fiction conventionnelle et qu'elle use de la quincaillerie thématique de bon usage. Les procédés sont assez éphémères, mais le pari d'une telle littérature repose sur un contrat explicite. Le lecteur de bonne foi y retrouve les ingrédients habituels dont il est curieux de voir les nouveaux prolongements. Dans le champ critique, on appelle cette condition contractuelle le *sense of wonder*, la faculté d'émerveillement. L'expérience de lecture la nécessite en effet. Le but premier de la S.F. est de répondre à l'énigme du cosmos et de prédire l'avenir de l'humanité. Pour atteindre cette finalité, deux grandes tendances se dessinent dans son histoire. La

première s'inscrit dans une veine spéculative assez poussée sur le plan des connaissances scientifiques. Leurs auteurs sont issus des *hard sciences*, comme les piliers Hugo Gernsback et Isaac Asimov. La deuxième tendance a délaissé les sciences « dures » au profit des sciences humaines (ethnologie, sociologie...). C'est le cas de Vonarburg, dont les propositions scientifiques relèvent de la pure invention poétique; les conséquences sociales et individuelles de leurs applications forment plutôt l'objet de ses fictions. Prenons l'exemple éponyme, la nouvelle qui clôt le recueil, « La musique du soleil ». Le thème fétiche de l'auteure, la colonisation de l'espace — la saga *Tyranaël* l'exploite notamment —, permet une étude anthropologique. Les assises sont bien sûr fantasmagoriques. Une exploratrice, qui habite un corps d'emprunt, découvre une nouvelle planète et une société primitive. Aidée de son vaisseau et de ses machines (dont ses « servos mobiles »), excroissances de sa raison scientifique, elle va enregistrer et étudier les coutumes de ce peuple. Des élus sont mystérieusement atteints par les ondes électromagnétiques du soleil; leurs corps se cristallisent. Pour les indigènes, il s'agit d'un phénomène divin. Cette explication irrationnelle ne convainc guère la scientifique, mais, au fil de l'histoire, les événements vont bousculer ses conceptions et l'émouvoir. La chute finira par un éloge de l'émerveillement, synthèse dialectique du mystère et de la raison. Comme l'illustre cette nouvelle, le style de Vonarburg, inventif, sobre et d'un onirisme souvent enchanteur, emprunte les lourds procédés de la S.F. pour servir une candeur philosophique. Sous le vernis se dissimule donc une certaine simplicité. Mais c'est l'histoire qui compte avant tout, ici, les feux d'artifice plutôt que la substance.

Nicolas Tremblay